

et M. Pakenham, ont été officiellement confirmés par un message du président au sénat, mercredi dernier, et le sénat a immédiatement interrompu ses travaux pour prendre en considération ce grave intérêt devant lequel disparaissent tous les autres intérêts du moment. Malheureusement, cette affaire a été regardée comme affaire de gouvernement, et le sénat l'a discutée en séance secrète.

Quant au message de M. Polk et aux protocoles soumis par lui à l'examen du sénat, les termes n'en sont pas textuellement connus, mais toutes les correspondances de Washington s'accordent à dire qu'ils comprennent les cinq conditions principales qui suivent :

1°. Adoption du 49^e degré de latitude prolongé jusqu'à l'Océan Pacifique.

2°. Cession entière de l'île de Vancouver à l'Angleterre.

3°. La libre navigation du Columbia pendant toute la durée de la charte et du renouvellement de la charte de la compagnie de la baie d'Hudson ;

4°. Le passage des détroits de Fuca déclaré neutre et commun ;

5°. Reconnaissance des droits de propriété de la compagnie de la baie d'Hudson sur les travaux exécutés par elle au sud du 49^e degré, et par conséquent paiement d'une indemnité par les Etats-Unis pour ceux de ces travaux que la compagnie pourra leur laisser.

De ce nombre seraient les fort Vancouver, Wallawalla, Okanagan et Colville sur la rivière Columbia ; le fort Nasqually, sur le Puget Sound ; le fort Unqua, sur la rivière de ce nom ; le fort Boisee, sur la rivière Clark ; et le fort Hall, près de la Passe-du-Sud dans les montagnes, qui seraient tous livrés, moyennant indemnité, au gouvernement américain.

Les petites îles situées au sud du Columbia appartiendraient naturellement aux Etats-Unis par droit de contiguïté.

La charte actuelle de la compagnie de la baie d'Hudson expire en 1858, c'est-à-dire dans douze ans, mais il n'y a pas de doute qu'elle sera renouvelée, et par conséquent le droit de navigation sur le Columbia réclamé pour elle équivaut à un droit à peu près indéfini.

Ces propositions sont assez équitables au fond, mais il y a quelque danger dans la forme sous laquelle elles sont présentées tout à la fois par M. Pakenham et par M. Polk. Le premier a, dit-on, déclaré qu'il était autorisé par son gouvernement à signer définitivement un traité conclu exactement dans ces termes, mais que si une seule altération de quelque importance y était faite par le sénat, il devrait en référer à son cabinet et attendre de nouvelles instructions. Si M. Pakenham était obligé de demander ces instructions, nous ne pourrions nous empêcher de voir un certain péril dans ce délai. En effet, nous avons, dès le commencement de hostilités éclatées sur le Rio-Grand, exprimé la crainte que ces hostilités et les nouvelles conquêtes qu'elles assurent légitimement à l'Union américaine, ne fissent naître de nouvelles complications, ou qu'au moins elles n'engageassent le cabinet de Saint-James à attendre les évènements avant de se décider à des concessions vis-à-vis de ce pays-ci.

L'initiative que vient de prendre M. Pakenham, en renouvelant les négociations, a heureusement dissipé ces appréhensions de notre part. Cependant, elles ne sont point dissipées entièrement, lorsque nous prenons en considération ce fait que le cabinet britannique ignorait les batailles des 7 et 9 mai et la prise de Matamoros, lorsqu'il a transmis à M. Pakenham les instructions conciliantes d'après lesquelles il vient d'agir. Aujourd'hui qu'il a fait ce pas décisif, par ordre de son gouvernement, nous ne croyons pas que ce dernier puisse revenir en arrière. Cette retraite serait un fait trop grave.

Le dix juin, le président a soumis ces conditions au sénat. Les partisans du 54, 40 étaient de fort mauvaise humeur. On ne sait même si Polk qui était de ce dernier avis reviendra sur ses pas. Toujours le sénat avait remis la discussion au lendemain.

DRAME COMICO-PHILOSOPHIQUE.

PÉRONNAGES.

Aristippe, philosophe épicurien.
Theramène, philosophe fataliste.
Origène, premier philosophe chrétien.
Hermias, second philosophe chrétien.
Stenclaus, bourgeois.
Dévas, valet du philosophe épicurien.

AR. Oui, Enfin, je suis Philosophe, et de plus esprit fort ; me voilà donc pour jamais affranchi du préjugé de ce peuple imbécille qui croit un Dieu. Cette idée d'un Dieu est ridicule ! il est indigne d'un homme raisonnable de ployer sa raison à des fables aussi absurdes, que celles d'un enfer où l'on brûlera toujours ; cet enfer a été inventé pour faire peur à la canaille, et quand à ce paradis à venir ; j'aime mieux prendre mon paradis en ce monde, j'en serai plus sûr.

OR. Seigneur Philosophe, vous voilà bien exalté. Qu'avez vous donc à démêler avec Dieu, le paradis et l'enfer ? Un peu plus de philosophie corrigerait vos propos insensés. Il ne faudrait qu'un retour sincère sur vous même, et sur tout ce qui vous environne pour vous faire comprendre qu'il existe un Dieu.

AR. Eh, qu'ai-je besoin d'un Dieu qui a créé la terre. Si la terre.

à toujours existé ? et que me fait à moi un Adam premier père, si les hommes n'ont point commencé ?

DAV. Je crois que mon maître a raison. Hier il me lisait dans un gros livre qu'il appelait l'encyclopédie des choses qui me fesaient tourner la tête, tant c'était beau.

HERM. Eh pourrait-on connaître quelqu'une de ces belles choses qui vous fesaient tourner la tête.

DAV. Oh, Oui, je crois ; vous n'avez qu'à les demander à mon maître, car il n'y a que lui, je pense, qui puisse vous les expliquer ; et puis il y avait avec lui ce monsieur qui est là, ils parlaient avec leur gros livre d'atomes qui ont fait le monde, d'une comète qui a brisé le soleil, et des hommes dont les ancêtres ont été poissons : ah ! je vous assure que c'était savant.

OR. Je le vois bien, sans que vous me le disiez, et j'avoue que tout cela pouvait bien vous faire tourner la tête, et à vos maîtres aussi.

AR. Mon valet a quelques connaissances, et nous ne pardons point notre temps à l'instruire ; d'ailleurs les connaissances libérales sont pour tous les hommes, car tous les hommes sont libres et égaux.

STEX. Monsieur Aristippe. Je serais curieux d'entendre vos leçons ; il me semble que j'aurais aussi quelque démangeaison de me faire philosophe.

TIT. Ce sera sans doute une bonne acquisition pour la philosophie ; mon ami Aristippe et moi, nous nous ferons un plaisir de vous apprendre une partie de ce que nous savons ; mais pour ce M. Origène ; nous y perdrons certainement notre latin ; cet homme a la tête toute pleine du catéchisme de son bon curé, et je vois à l'opacité de sa figure, et à la conformation glanduleuse de certains os protubérans, que la matière chez lui n'est pas assez déliée pour laisser un libre passage aux impressions irritatives des nerfs intellectuels.

STEX. O mon Dieu ! quel langage ! vraiment M. Théràmène, je n'ai jamais rien entendu de pareil.

OR. Monsieur est philosophe, il veut seulement dire, que l'âme est matière, et voilà tout.

AR. Eh bien ! quel mal y a-t-il à cela, s'il n'y a point d'esprits ?

OR. Vous allez presque me faire croire que vous avez raison ; vos discours le prouveraient assez bien. Mais mon cher Philosophe, badinerie à part, vous pensez, vous raisonnez, vous jugez enfin vous parlez ; dites moi donc d'où vous viennent ces facultés.

AR. Théràmène va vous expliquer cela.

TIT. Oui, M. et voilà comme nous avons des pensées. Les combinaisons variées et multiformes des objets limitrophes ébranlent les facultés élastiques des nerfs par des vibrations qui sont aussitôt reportées à l'intellect qui les reçoit comme sur une table rase et polie, là, ces impressions sont trilurées, broyées, et digérées en pensées analogues aux facultés du cerveau.

STEX. Tenez M. vous en dites trop long pour y comprendre goûte ; d'ailleurs pour nier que l'âme soit l'ouvrage de Dieu, prétendez vous que la matière soit éternelle ?

TIT. Avec vous il faut donc remonter à l'origine des choses.

OR. Sans doute quand on nie un Dieu créateur, il faut bien tâcher de connaître d'où viennent toutes choses.

AR. Des atomes, des atomes, voilà la source et l'origine de toutes choses.

TIT. Oui, car comme le dit très bien M. Epicure qui avait étudié à l'école du grand et immortel Voltaire d'heureuse mémoire : *Omnium rerum et atque ac hominumque principiarum et finis*. La concrétion fermentative de la consubstantialité des atomes indivisibles et impondérables a donné une suprême tendance à l'opération génératrice du grand tout qu'on appelle univers.

STEX. Avec ce langage certainement qu'on deviendra savant, ou c'est que l'on ne pourra pas !

AR. Je vais vous expliquer ma pensée au clair ; le principe de toutes choses est le vuide et les atomes, car j'entends un vuide... plein d'atomes, ça couvoit facilement.

HERM. Pas trop.

DAV. Eh oui ! aisément, comme quand la chambre est vuide, elle est pleine de poussière qui tourne et va de haut en bas de tous côtés, ce que l'on voit bien quand le soleil donne de l'autre côté.

AR. A merveille Dévas ; te voilà philosophe. Est-il possible que des savans ne puissent point comprendre ce que de simples laquais leur expliquent si bien.

STEX. J'attends pour me rendre que la poussière tournoyante de votre valet ait formé une horloge régulière, ou seulement une montre qui aille tant bien que mal, mais enfin, qu'est-ce que c'était donc que ces atomes, était-ce de la matière ou de l'esprit.

AR. Je vous l'ai déjà dit, on ne parle pas d'esprit avec nous. Ce n'était pas de l'esprit par la raison toute simple qu'il n'y a pas d'esprits.